L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 10 AOUT 1893. 66me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres

Dufour & Dennet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second-Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
JEUDI, 10 AOUT 1893.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par M. F. Michel, constable de la Quatrième Cour de Cité, à la Maison de Cour, No 1,036 rue Magazine, Sixième District—Un poney blanc, un wagon à quatre roues et harnais.

L'INDUSTRIE SUCRIÈRE ET LE MONOPOLE.

La Louisiane nous fait assister, depuis quelque temps, à un spectacle auquel elle ne nous avait pas accoutumés. Elle avait, pendant nous ne savons combien d'années, manifesté à l'égard de l'immigration une indifférence funeste. Ce n'était pas le moyen d'attirer à nous les étrangers qui déjà n'étaient que trop portés à se diriger d'un autre côté. Partout, au Nord, au Sud, à l'Ouest, à l'Est, au centre de l'Etat, il y a des meetings, il se forme des sociétés qui n'ont d'autre but que de faire appel aux immigrants, de les inviter à venir s'installer dans nos campagnes.

Le moment est bien choisi, en effet, et, pour peu que nous apportions de zèle, de persévérance dans notre entreprise, nous y réussirons infailliblement.

Après une période de prospérité constante, qui a duré jusqu'en 1860, il nous était survenu une série de calamités qui avaient ruiné nos campagnes et abattu nos âmes. A un moment donné, on a vu un Etat essentiellement agricole, sans agriculture. Il y avait de quoi démonter les caractères les mieux trempés.

Pourtant, après plusieurs années de terribles épreuves, la Louisiane a pu reprendre le dessus; elle s'est relevée peu à peu, et la principale de ses industries, celle de la production sucrière, que l'on croyait désormais perdue, a tout à coup déployé une activité dévorante et fait des progrès dont elle n'est pas été capable, même aux jours de sa grandeur d'autrefois.

Ce qui caractérise ce renouveau de l'industrie sucrière, parmi nous, c'est non seulement l'abondance inespérée, mais aussi la qualité étonnamment supérieure des produits. Inutile de revenir sur les causes de cette bienfaisante révolution; tout le monde les connaît. C'est sur les conséquences qui vont en découler qu'il nous faut insister aujourd'hui.

Il y a un fait malheureusement trop avéré et qu'il serait puéril, dangereux même de dissimuler plus longtemps, c'est que, à la faveur des lois politiques et économiques établies depuis longtemps dans le pays, et même en dépit des mesures prises après coup pour en atténuer l'influence, il n'est plus possible à une industrie de se développer, sans qu'elle ne tombe presqu'immédiatement entre les mains de spéculateurs qui la monopolisent, en absorbent tous les profits et s'enrichissent aux dépens tout à la fois du producteur et du consommateur.

C'est le mal dont souffrent aujourd'hui les Etats-Unis et aux atteintes duquel l'industrie sucrière, pas plus que les autres industries, ne pouvait se soustraire. C'est ce qui est arrivé, en effet; et, sans les progrès prodigieux opérés dans la fabrication il est probable que nos productrices de la canne et du sucre, exténuées par les raffineurs, en seraient réduits au découragement, à la détresse, à la désespérance où sont tombés les planteurs riziers et les cultivateurs de produits maraîchers.

Pendant assez longtemps la fabrication sucrière ne fournissait que des produits plus ou moins défectueux, qu'il lui était difficile de placer directement sur le marché; elle était obligée de les repasser aux raffineries qui les épuraient, les blanchissaient, les perfectionnaient et en tiraient ses bénéfices.

Dans de pareilles conditions, il est évident que le planteur devenait une proie facile pour les spéculateurs et les raffineurs. Tout le travail était pour lui; tout le profit, pour eux.

C'est en grande partie pour échapper à cette exploitation qu'il s'est attaché à perfectionner sa fabrication, à raffiner lui même, dans ses sucreries et dans les usines voisines de son habitation.

Dès lors, il a pu disposer à son gré de ses produits et les expédier lui même aux marchands et aux épiciers en gros.

Il est donc de l'intérêt de nos planteurs de faire des sucres de qualité tout à fait supérieure, afin de pouvoir ensuite les vendre directement aux commerçants.

Les intermédiaires qui sont les vampires de toute espèce d'industrie, se trouvent ainsi presque supprimés; ou tout au moins, ils rencontrent chez les "grocers" des concurrents qui les forcent à élever leurs prix d'achat, comme à baisser leurs prix de vente.

Que nos planteurs s'entendent entre eux et suivent ce procédé—plus de sucre brut; rien que des produits raffinés. Plus d'intermédiaires, rien que des ventes directes—et la fortune est à eux. Du moment que leur industrie échappe aux étreintes du monopole, rien ne peut plus en arrêter l'essor.

Consulat de France.

M. Vidalat, président de la Société du 14 Juillet, nous transmet la lettre suivante que M. B. d'Anglade, consul de France à la Nouvelle Orléans, vient de recevoir du Ministère des Affaires étrangères.

Nous nous empressons de la reproduire :

MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Paris, le 24 juillet 1893.

Monsieur le Consul,

M. le Président de la République a reçu le télégramme, que lui ont adressé, à l'occasion du 14 juillet, les membres de la colonie française de la Nouvelle-Orléans réunis au consulat.

M. le Président vous prie de remercier les membres de la colonie de cette démonstration patriotique, à laquelle il a été très sensible.

Recevez, monsieur, etc.

Signé : DEVELLE.

La Vigueur des Cheveux d'Ayer donne à la chevelure vitalité, lustre, et fraîcheur, et la rend souple et brillante.

En ménage.

—Madame, votre conduite ne me va pas; si d'ici à trois jours, vous ne changez pas de caractère, je m'en vais.... C'est un ultimatum!

—Oh! la la! Ne fais donc pas ton ambassadeur!

LOUISIANE.

Le Louisiana Planter and Sugar Manufacturer, Nouvelle-Orléans, du 5 août :

—LETTRE DE LA PAROISSE PLAQUEMINE :

Temps très chaud, toute la semaine dernière; un soleil étincelant, sans lequel la canne monte rapidement; elle est plus haute, peut être, aujourd'hui qu'elle ne l'a été depuis nombre d'années, à la même époque.

Il y a pourtant, des endroits où il n'a pas plu depuis six ou sept semaines. Dans ces localités, la canne commence à jaunir; elle souffre. Heureusement, mardi, il y an une pluie abondante et générale. Tout a repris de la vie.

Sur Mayflower, M. Comeaux a fait, l'an dernier, 126 livres de sucre à la tonne. Il a installé, cette année, un "cane shredder", qui lui donnera, dit-il, dix livres de plus à la tonne.

M. Valéor Gaudin, de Bayou Goula, espère faire, cette année, de 750 à 800 tonnes; il a vendu ses cannes à Tally-Ho.

En janvier 1892, la sucrerie Revenue, à Mme Martin Glynn, avait été détruite par un incendie, ainsi que 165 boucauts de sucre, juste avant qu'on ne les eut inspectée.

Mme Glynn a institué un procès devant la Cour des Réclamations pour obtenir la prime à laquelle elle avait droit.

La crevasse Rescue a laissé un très riche dépôt sur Hard Times, à Mme Gueymard. Celle-ci y a fait semer 20 acres de pois. Le dépôt qu'a laissé la crevasse sur ces terres! les a enrichies tellement que Mme Gueymard pourra plus tard regagner presque tout ce qu'elle a perdu.

Le manque d'argent donne beaucoup de tracas aux planteurs, à qui il en faut pour entretenir et nourrir tout leur personnel. La seule consolation qu'ils aient dans cette situation critique leur vient de Chicago, où il y a une énorme baisse sur le porc.

On sait que le "White Castle Lumber and Shingle Co." vient de fermer; d'où, une foule de travailleurs sur le pavé. Heureusement, la moisson du riz approche; elle leur procurera un peu de travail.

—LETTRE DE LA PAROISSE CALCASIEU :

Trop de sécheresse, cette semaine, pour nos champs de riz. Dans quelques localités, il est tombé un peu d'eau; mais, en général, le riz est à sec et souffrant.

Il y a des champs où le riz commence à épier et qui n'ont pas une goutte d'eau. Il n'est guère probable que le riz épie bien et mûrisse, s'il n'est pas baigné dans un pied d'eau.

Une grande partie de notre récolte est dans cette malheureuse situation.

Tout va bien jusqu'ici. S'il nous arrivait de la pluie, nous aurions encore une fort belle récolte. Il nous faut de la pluie, beaucoup de pluies. Tout le riz semé en premier lieu est superbe; il serait déplorable de le voir périr, faute d'eau. Tout ce que nous venons de dire ne s'applique pas aux habitations du 1er ; elles ont leurs pompes; celles-là sont très prospères; la récolte y sera abondante. S'il pleuvait, à l'heure qu'il est, tout serait sauvé. Mais la récolte reste la toujours un peu réduite. Nous comptons commencer la coupe vers le 15 août. Les planteurs ne se désolent pas trop de la situation; ils aiment encore mieux voir leur riz à moitié perdu, que de le voir tomber, comme l'an dernier, entre les mains d'un monopole qui les ruinerait.

Nous avons assez de moulins pour pouvoir travailler notre récolte; il y en a un excellent à Lac Arthur.

M. Alex. Véret, de Welsh, a 600 acres de très beau riz. La Compagnie fait constamment joner ses pompes. Elle cultive de préférence la variété de riz Honduras.

Il y a aussi de très beau riz à la Station Iowa, et près de Lac Charles. Partout on fait jouer les pompes, jour et nuit.

La perspective est également belle près de Jennings.

La coupe commencera durant le présent mois; mais, dans le nord de la paroisse, sur les terrains sablonneux, les champs ont un triste aspect.

—LETTRE DE LA PAROISSE AVOYELLES :

Nos planteurs sont enchantés de la situation. Les champs de cannes sont en bon ordre; pas de plantes parasites qui les encombrent; drainage fonctionnant bien et conduisant les eaux aux fossés où elles se déchargent aisément: de telle sorte que l'on n'a même plus à craindre les pluies trop abondantes.

Quant au coton, il commence à ouvrir, mais la cueillette n'est pas encore commencée. Tout fait présager un abondant rendement.

Il est arrivé, dernièrement, presque tout le matériel nécessaire pour établir des chemins de fer d'habitation. On doit commencer immédiatement sur l'habitation Barbreck. Il se fait, sur cette propriété, des travaux qui vont la transformer.

Un français, nouvellement établi parmi nous, nous a montré des betteraves dont il a apporté la semence de France. M. Terforad—c'est son nom—a, dans son champ, de fort belles betteraves; mais elles ne sont pas, paraît-il, ici, aussi sucrées que dans son pays.

En tout cas, c'est là une importation précieuse. La betterave se conserve facilement; elle devient alors un admirable aliment pour les vaches laitières, pendant les mois d'hiver. Ce seul fait suffirait pour nous engager à cultiver cette racine.

Il est aussi question, ici, de se servir de la patate douce comme engrais. Il n'y a pas, dit on, de meilleure fumure pour les terres.

—LETTRE DE LA PAROISSE ST-BERNARD :

La paroisse St Bernard fera une récolte extraordinairement abondante, cette année. La canne, plantée et souchée, ne paraît pas avoir souffert des caprices de l'atmosphère. Les pluies et le soleil se sont succédé avec une régularité rare, pendant la période de la pousse. Ajoutons que notre sol est naturellement fertile et que nos planteurs ont déployé dans leurs cultures une indomptable énergie. Aussi peut-on prédire que notre récolte sera une des plus belles que nous ayons faites depuis la guerre.

La hausse récente du fleuve a jeté l'alarme parmi nos planteurs; mais les autorités chargées de veiller sur les levées, ont déployé une vigilance telle, que l'on a pu éviter toute crevasse. Les levées de notre paroisse vont être l'objet de minutieuses inspections; de telle sorte qu'à la prochaine crue, il leur sera possible de résister à la pression des eaux, sans grands frais, sans trop de surtaxes.

La brillante perspective de l'industrie sucrière dans notre paroisse est un grand sujet d'encouragement pour nos planteurs qui songent à donner une plus grande extension à leur culture de la canne. De nombreuses sucreries qui avaient été abandonnées vont être occupées de nouveau. Mais on ne se contentera pas d'un matériel usé et démodé; on fait venir des appareils modernes, perfectionnés, à l'aide desquels on obtiendra des rendements doubles de ceux d'autrefois. C'est vraiment une pitié de voir des terres si fécondes, réduites à porter des récoltes qui sont d'un rapport insignifiant, tandis que la culture de la canne procurerait aux planteurs un revenu annuel dix fois plus considérable.

Il n'y a certainement pas, dans tout l'Etat, de région plus propre à l'érection d'une grande usine centrale. Il faudrait en élever une à égale distance du Stock Landing et de l'habitation Poydras, tout à la fois à portée du fleuve et du chemin de fer. Avec quelle facilité s'opérerait la vente des cannes à la tonne. Une usine centrale installée en cet endroit ferait de fort belles affaires. Comment des capitalistes intelligents ne songent-ils pas à placer leur argent dans une aussi fructueuse entreprise?

Un négociant en vins, à l'un de ses voyageurs.

—Quelle mouche vous a donc piqué pour que vous désiriez, tout d'un coup, quitter ma maison? N'ai-je pas eu pour vous toutes sortes d'égards?

—C'est vrai, monsieur, mais le souci de ma santé m'est plus cher que tout. Partout où je vais offrir votre marchandise, on m'invite à la déguster, et je sens que je ne puis pas me livrer plus longtemps à ce genre d'exercice!

MADAME DE LUZY.

(*Manuscrit du 15 septembre 1792.*)

I

Quand j'entrai, Pauline de Luzy me tendit la main. Puis nous gardâmes un moment le silence. Son écharpe et son chapeau de paille reposaient négligemment sur un fauteuil.

La prière d'*Orphée* était ouverte sur l'épinette. S'approchant de la fenêtre, elle regarda le soleil descendre à l'horizon sanglant.

—Madame, lui dis-je enfin, vous souvient-il des paroles que vous avez prononcées, il y a deux ans jour pour jour, au pied de cette colline, au bord du fleuve vers lequel vous tournez en ce moment les yeux?

Vous souvient-il que, promenant autour de vous une main prophétique, vous m'avez fait voir par avance les jours d'épreuve, les jours de crime et d'épouvante? Vous avez arrêté sur mes lèvres l'aveu de mon amour, et vous m'avez dit : "Vivez, combattez pour la justice et pour la liberté." Madame, depuis que votre main, que je n'ai pas assez couverte de larmes et de baisers, m'a montré la voie, j'ai marché hardiment. Je vous ai obéi, j'ai écrit, j'ai parlé. Pendant deux ans, j'ai combattu sans trêve les brouillons fanéliques qui sèment le trouble et la haine, les tribuns qui séduisent le peuple par les démonstrations convulsives d'un faux amour et les lâches qui sacrifient aux dominations prochaines.

Elle m'arrêta d'un geste et me fit signe d'écouter. Nous entendîmes alors venir, à travers l'air embaumé du jardin, où chantaient les oiseaux, des cris lointains de mort : "A la lanterne, l'aristocrate!... Sa tête sur une pique!"

Pâle, immobile, elle tenait un doigt sur la bouche.

—C'est, reprise-je, quelque malheureux qu'ils poursuivent. Ils font des visites domiciliaires et des arrestations nuit et jour dans Paris. Peut-être vont ils entrer ici. Je dois me retirer pour ne pas vous compromettre. Bien que peu connu dans ce quartier, je suis par le temps qui court, un hôte dangereux.

—Restez! me dit-elle.

Pour la seconde fois, des cris déchirèrent l'air paisible du soir. Ils étaient mêlés de bruits de pas et de coups de feu. Ils se rapprochaient; on entendait : "Fermez les portes, qu'il ne s'échappe pas, le scélérat!"

Mme de Luzy semblait plus calme à mesure que le danger se rapprochait.

—Montons au second étage, dit-elle; nous pourrons voir, à travers les jalousies, ce qui se passe dehors.

Mais à peine avaient ils ouvert la porte, qu'ils virent sur le palier un homme livide, défait, dont les dents claquaient, dont les genoux s'entre-choquaient. Ce spectre murmurait d'une voix étouffée :

—Sauvez-moi, cachez-moi!.... Ils sont là.... Ils ont forcé ma porte, envahi mon jardin. Ils viennent....

II

Mme de Luzy, reconnaissant Planchonnet, le vieux philosophe qui habitait la maison voisine, lui demanda tout bas :

—Ma cuisinière vous a-t-elle vu? Elle est jacobine!

—Personne ne m'a vu.

—Dieu soit loué, mon voisin!

Elle l'entraîna dans sa chambre à coucher où je les suivis. Il fallait aviser; il fallait trouver quelque cachette où elle pût garder Planchonnet plusieurs jours, plusieurs heures au moins, le temps de tromper et de lasser ceux qui le cherchaient. Il fut convenu que j'observerais les alentours et que, sur le signal que je donnerais, le pauvre ami sortirait par la petite porte du jardin.

En attendant, il ne pouvait se tenir debout. C'était un homme étonné.

Il essaya de faire entendre qu'il était recherché, lui, l'ennemi des prêtres et des rois, pour avoir conspiré avec M. de Cazotte contre la Constitution et s'être joint, le 10 août, aux défenseurs des Tuileries. C'était une indigne calomnie. La vérité était que Lubin le poursuivait de sa haine, naguère son boucher, qu'il avait vouluceuf fois battonner pour lui apprendre à mieux peser sa viande et qui maintenant présidait la section où il avait eu son état.

Du murmurant on nom d'une voix étranglée, il crut voir Lubin lui-même, et se cacha la face dans les mains. Véritablement des pas montaient dans l'escalier. Mme de Luzy tira le verrou et poussa le vieillard derrière un paravent. On heurta à la porte, et Pauline reconnut la voix de sa cuisinière qui lui criait d'ouvrir, que la municipalité était à la grille, avec la garde nationale, et qu'ils venaient faire une perquisition.

—Ils disent, ajouta la fille, que Planchonnet est dans la maison. Moi, je sais bien que non, que vous ne voudriez pas cacher un scélérat de cette espèce; mais ils ne veulent pas me croire.

—Eh bien, qu'ils montent! cria Mme de Luzy à travers la porte. Faites-leur visiter toute la maison, de la cave au grenier.

En entendant ce dialogue, le pauvre Planchonnet s'était évanoui derrière son paravent, où je parvins à grand'peine à le ranimer, en lui jetant de l'eau sur les tempes. Quand ce fut fait :

—Mon ami, dit tout bas la jeune femme au vieillard, fiez vous à moi. Rappelez-vous que les femmes sont rusées.

Alors, avec tranquillité, comme si elle eût été occupée d'un soin domestique et quotidien, elle tira le lit un peu en avant de l'alcôve, défit la couverture et, avec mon aide, disposa les trois matelas de manière à ménager, du côté de la ruelle, un espace entre le plus bas et le plus élevé.

Comme elle prenait ces dispositions, un grand bruit de souliers, de sabots, de crosses et de voix rauques éclata dans l'escalier. Ce fut, pour tous trois, une minute terrible; mais le bruit monta peu à peu au-dessus de nos têtes. Nous comprîmes que la garde, conduite par la cuisinière jacobine, fouillait d'abord les greniers. Le plafond craquait; on entendait des menaces, des gros rires, des coups de pied et des coups de baïonnette dans les cloisons. Nous respirions, mais il n'y avait pas une seconde à perdre. J'aidai Planchonnet à se couler dans l'espace ménagé entre les matelas.

En nous regardant faire, Mme de Luzy secouait la tête, le lit ainsi bouleversé avait un air suspect.

Elle essaya de le refaire exactement; mais elle ne put y parvenir.

—Il faut que je m'y mette, dit-elle.

Elle regarda à la pendule; il était sept heures du soir. Elle songea qu'on ne trouverait pas naturel qu'elle fût couchée si tôt. Quant à se dire malade, il n'y fallait pas songer : la cuisinière jacobine découvrirait la ruse.

Elle demeura ainsi pensive quelques secondes; puis, tranquillement, simplement, avec une auguste candeur, elle se déshabilla devant moi, se mit au lit et m'ordonna de retirer mes souliers, mon habit et ma cravate;

—Il faut que vous soyez mon amant et qu'ils nous surprennent. Quand ils viendront, vous n'aurez pas ou le temps de réparer le désordre de votre toilette. Vous leur ouvrirez en veste (1), les cheveux épars.

Toutes nos dispositions étaient prises quand la troupe civique descendit du grenier en sacrant et en pestant.

Le malheureux Planchonnet fut saisi d'un tel tremblement qu'il secouait tout le lit.

De plus, sa respiration était si forte qu'on en devait entendre le sifflement jusque dans le corridor.

—C'est dommage, murmura Mme de Luzy, j'étais si contente de mon petit artifice. Enfin! ne désespérons point, et que Dieu nous aide!

Un poing rude secoua la porte.

—Qui frappe? demanda Emilie.

—Les représentants de la nation.

—Ne pouvez-vous attendre un moment?

—Ouvre, ou nous brisons la porte!

—Mon ami, allez ouvrir.

Tout à coup, par une espèce de miracle, Planchonnet cessa de trembler et de râler.

III

C'est Lubin qui entra le premier, ceint de son écharpe et suivi d'une douzaine de piques. Tournant alternativement ses regards sur Mme de Luzy et sur moi :

—Peste! s'écria-t-il, nous déniches des amoureux. Excusez nous, la belle!

Puis, se tournant vers les gardes :

—Seuls, les sans-culottes ont des moeurs.

Mais, en dépit de ses maximes, cette rencontre l'avait mis en gaieté.

Il s'assit sur le lit et, prenant le menton de la belle aristocrate :

—Il est vrai, dit-il, que cette bouche là n'est pas faite pour marmotter jour et nuit des *Pater*. Ce serait dommage. Mais la République avant tout. Nous cherchons le traître Planchonnet. Il est ici, j'en suis sûr. Il me le faut. Je le ferai guillotiner. Ce sera ma fortune.

—Cherchez le donc!

Ils regardèrent sous les meubles, dans les armoires, passèrent des piques sous le lit et sondèrent les matelas avec des baïonnettes.

Lubin, se grattant l'oreille, me regardait du coin de l'œil. Mme de Luzy, craignant pour moi un interrogatoire embarrassant :

—Mon ami, me dit-elle, tu connais aussi bien que moi la maison, prends les clefs et conduis partout M. Lubin. Je sais que ce sera un plaisir pour toi que de guider des patriotes.

Je les conduis à la cave, où ils culbutèrent les margotins et burent un assez grand nombre de bouteilles. Après quoi, Lubin défonça, à coups de crosse, les tonneaux pleins et, sortant de la cave inondée de vin, donna le signal du départ. Je les reconduisis jusqu'à la grille, que je refermai sur leurs talons, et je courus annoncer à Mme de Luzy que nous étions sauvés.

A cette nouvelle, penchant la tête dans la ruelle, elle appela :

—Monsieur Planchonnet! monsieur Planchonnet!

Un faible soupir lui répondit.

—Dieu soit loué! s'écria-t-elle. Monsieur Planchonnet, vous n'avez fait une peur affreuse. Je vous croyais mort.

Puis se tournant vers moi :

—Pauvre ami, vous qui aviez tant de plaisir à me dire, de temps en temps, que vous m'aimiez, vous ne me le direz plus.

ANATOLE FRANCK.

(1) La veste se portait sous l'habit. C'était une sorte de gilet, plus long que les vestes, et auquel étaient attachées de longues manches.

Pour ses effets curatifs réels, la Salsaparelle d'Ayer en vaut au moins trois de toute autre marque.

Au Jardin d'acclimatation.

Toto à son papa :

—Pourquoi que l'éléphant il a un si grand nez que ça, dis!

—Parce qu'étant petit, il fourrait toujours ses pattes dedans, monsieur!

Petit dictionnaire fin-de-siècle :

Diamants.—Vers luisants de la minéralogie.

Pompes funèbres.—Succursale de l'Ecole de médecine.

Révolution.—Déesse dont le temple est construit avec des pavés.

L'esprit d'autrefois.

On s'extasiait, singulièrement, dans un salon où se trouvait Diderot, sur la modestie de Jean Jacques Rousseau, qui ne voulait d'autre titre que celui de citoyen et priait ses amis de ne le désigner sous aucun autre, dans leurs discours et dans leurs lettres.

—Vous êtes bien bon, s'écria Diderot avec humeur; Rousseau veut qu'on le nomme citoyen, parce qu'il ne peut pas se faire appeler Monseigneur.

GONZALES & LAUDUMIEY.
Entrepreneurs de pompes funèbres et embaumeurs.
170 CHEMIN DU BAYOU, 170
Près Remparts.
VOITURES ET TALLY-HOS A LOUER.
Ordres pour enterrements reçus par téléphone jour et nuit.
TÉLÉPHONE No 479.
21 fév 93—1 an

Décédée à Franklin, paroisse Ste-Marie, le 30 juillet, à l'âge de 23 ans, MADME. EMILIE DE LA HOUSSAYE, épouse de P. P. SIGOIN et petite-fille de Mme S. de la Houssaye.

Voici qu'un doux rayon à l'horizon révèle
D'une jeune âme en pleurs l'ascension nouvelle.
C'est un rayon d'amour, de foi, de pureté,
Qui femme sur la terre, au ciel est remonté.

DU BUISSON—Décédé hier, mercredi, 9 août 1893, à 10 heures du matin, à l'âge de 27 ans et 3 mois, CHAS O. E. DU BUISSON, natif de la Nouvelle-Orléans. Ses amis et connaissances ainsi que ceux des familles Gubert, Du Buisson et Fabende, et les officiers et membres de l'Association de Bienfaisance de Unity, sont respectueusement invités à assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui, jeudi, à 4 heures P. M., de sa dernière résidence, 124 rue Milan, entre Perrier et Coliseé.

SERVICE FUNÈBRE.

Un service sera célébré, jeudi, 10 août 1893, à 7 heures du matin, à l'Eglise St-Augustin, pour le repos de l'âme de Dame B. CAZÈRES, née Zelima Rose Formel. Les amis et connaissances de la famille sont respectueusement invités à y assister. 8 août—3t

LE COLLÈGE JEFFERSON,
A ST-JACQUES, LNE.,
Sous la Direction des Pères Maristes,
Est à Collège Point, sur le Mississipi, à 50 milles en amont de la Nouvelle Orléans, avec laquelle il a des communications toutes les heures par bateaux à vapeur et des trains des chemins de fer Vallée du Mississipi et Texas Pacific.
Conditions modérées. La session commence le 5 septembre. Pour des renseignements, s'adresser au Très Rév. J. H. Blank, S. M., Convent P. O., Paroisse St-Jacques, Lne.
(Jull sa Sept)—

Comptoir d'Echanges de la Nile-Orléans.

En raison du fait que les Banques de New-York refusent absolument d'expédier de monnaie courante ou de payer en argent les dépôts qu'elles ont, et que cette mesure a été adoptée par les Banques dans tous les centres financiers, ce qui pour le moment, est hors d'usage, et forte sommes que les Banques de la Nouvelle Orléans ont à leur crédit à New-York et ailleurs, les Banques de la Nouvelle-Orléans, comme mesure de sécurité pour la communauté commerciale, ont adopté la résolution suivante :

Résolu, Que les Banques de Comptoir d'Echanges ne paieront pas plus de $50 contre un on des chèques à tout déposant, en un jour. Tous autres paiements se feront par chèques certifiés qui seront reçus au dépôt par les Banques de Comptoir d'Echanges. Cette entente est pour une durée de soixante jours.

Attesté : THOS. C. HERNDON,
Directeur.

Nouvelle Orléans, 9 août 1893.
10 août—2t

Avis aux Déposants des Banques d'Epargnes.

Nouvelle-Orléans, 8 août 1896.

Pour la protection de nos déposants, actionnaires et le commerce communautaire en général, les soussignés, Banques d'Epargnes, mettront en vigueur, à partir de cette date, les règlements demandant que (60) soixante jours de notice devront être donnés par les déposants de leur intention de retirer leurs dépôts.

Banque d'Epargnes Germania.
J. HASSINGER, Président.

Banque d'Epargnes Teutonia.
H. WELLMAN, Prés. W. W. WEISS, Caissier

Provident Savings Trust and Safe Deposit Bank.
GEO. W. YOUNG, Caissier.

United-States Trust and Savings Bank
JNO. R. JUDEN, Caissier.

Département d'Epargnes de la Banque Métropolitaine.
W. S. SMITH, Caissier.

L'avis ci-dessus n'a trait seulement qu'au Département d'Epargnes de la Banque Métropolitaine et en aucun cas n'intervindra avec le Département Commercial de la Banque Métropolitaine.

FRED. PETERS, Président.
9 août—

Avis aux Propriétaires fonciers.

Pendant les soixante jours, Danziger & Stern publieront un

DAILY RENT BULLETIN.

Bulletin quotidien des propriétés en location. Les propriétaires de maisons de résidence et de magasins peuvent y faire publier gratuitement leurs propriétés.

DANZIGER & STERN,
Encanteurs et agents de propriétés foncières,
No 59 rue Carondelet.
6 août—7t

HY WELLMANS, Président. CHAS H. SCHENCK, Vice-Président.

Banque d'Epargnes Teutonia,
(TEUTONIA SAVINGS BANK.)
127.....RUE DE LA COMMUNE.....127
Reçoit des dépôts D'UN DOLLAR et au dessus tous les jours de 9 h. du matin à 3 h. de l'après-midi, et, en outre, le lundi, de 5 h. à 7 h. de l'après-midi.
L'intérêt, au taux de TROIS POUR CENT par an, payable tous les six mois APRÈS TROIS MOIS.
W. W. WEISS, Caissier.
M. ERNEST CASSARD, Payeur.
16 juil—1 P

FRANTZ & OPITZ,
Horlogers et Joailliers
No 17 RUE BOURBON,
Près Canal, à une porte de l'entrée de la maison D. H. Holmes.
1er août

Compagnie d'assurances du Sun Mutual
DE LA NOUVELLE-ORLEANS.
Succursale No 68 rue Royale.
Capital payé.....$500,000 00
Actif, 1er janvier 1893.....1,019,695 33
J. WALLACE JOHNSON, Gérant. CHS. LAUDUMIEY, CHS. D. FOUCHER.
18 juin 93—1 an

Compagnie d'Assurances PHŒNIX de Hartford, Conn.
—SUCCESSEURS DE LA—
COMPAGNIE D'ASSURANCES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.
Actif, valeur réelle.....$3,820,322
Portes rouvertes à la Nouvelle Orléans ainsi que le font les Compagnies locales
JULES TUYES, Agent-Résident.
29 mai—1 an

C. LAZARD & CO.,
LIMITED,
LES ANCIENS ET POPULAIRES
Marchands de Vêtements Confectionnés
D'ARTICLES DE TOILETTE
ET DE CHAPEAUX.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Canal et North Peters.
1er Jan—Dim Mar Ven

THE Photo Co.
P. E. CARRIERE,
ADMINISTRATEUR.
Coin des rues Canal et Bourbon,
NOUVELLE-ORLEANS, LNE.
Vend tous les ARTICLES PHOTOGRAPHIQUES de toutes descriptions
Nouvelles marchandises—Les derniers modèles comme appareils—Prix de New York.
1er ma—2f p s—dim mer

COMPAGNIE D'ASSURANCE
LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.
Plus de $51,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis
Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte aussitôt qu'elles sont justifiées.
Pertes payées pour l'incendie de Chicago - - - - $3,239,091
Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - - $1,427,290
Les pertes et toutes les affaires de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs à la Nouvelle-Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau, ainsi que le font les compagnies locales.
—DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLÉANS—
Gustaf R. Westfeldt, L. C. Fallon, Lucas E. Moore, C. M. Soria.
ENRY V. OGDEN, Résident LAWRENCE F. LOW, Assistant Secrétaire
12 nov—92—1 an J. G. PEPPER, Député Sous-Secrétaire.

Montres Américaines Waltham,
—FAITES SPÉCIALEMENT POUR—
—BIJOUTIER—
113 et 115 RUE DU CANAL, Nlle-Orléans.
Envoyées par express avec pleine garantie sur reçu du prix et C.O.D.

Montres pour Dames, grandeurs exactes, unies ou ciselées.

Diamant au cadre, or massif	35.00	Montre plaquée or	15 00
Montre en or massif, 14 Karat	25 00	Montre en argent, massif	10 00
Montre en or massif, 10 Karat	20 00	Montre Silvérine	8 00

Montres en diamants incrustées, $50.00, $75.00, $100.00.

Prix des Montres pour Messieurs, grandeur moyenne :

Montre en or, massif, 14 Karat	40 00	Montre plaquée, 14 Karat	20 00
Montre en argent, massif	10 00	Montre plaquée, 10 Karat	16 50

Avec garantie pour qualité et le temps.
UN STOCK COMPLET DE MONTRES FINES DE HOWARD.
DIAMANTS, BIJOUTERIE ET ARGENT MASSIF.
A. M. HILL,
113 et 115 rue du Canal et 78 rue St-Charles, Nlle-Orléans.
30 avril—4m

LA MAISON DE MUSIQUE
La plus ancienne et la meilleure marché de tous les Etats du Sud, est sans contredit
PHILIP WERLEIN,
135 - - RUE DU CANAL, - - 135
Pianos droits tout neufs à $250. Pianos de seconde main à partir de $75.
Prière de visiter le magasin et de s'assurer de la modicité de nos prix avant d'acheter ailleurs. 2 avr—1 an, dim, mar, ven

Dr J. B. PEREZ,
Depuis 35 ans un spécialiste dans le traitement des maladies d'un caractère privé. Maladies de Bright; de la vessie, la spermatorrhée, le rétrécissement de l'urètre, etc. Impuissance causée par l'âge ou par aucune autre cause.
Maladies des Femmes et leurs irrégularités promptement guéries.
Dr Perez Female Regulating Pills—le remède le plus efficace pour toutes les irrégularités des femmes. A vendre dans toutes les pharmacies. Prix: $1 par bouteille.
DR PEREZ, Bureau 233 rue du Canal
rue le Dépôt du Port Espagnol
18 déc 92—1 an

DENTISTES.
Dr CHARLES LANAUX,
DENTISTE,
No 196 rue Canal, près Remparts.
Etant de retour dans cette ville, offre à ses clientèle et au public en général ses services professionnels. Le tarif qui suit convaincra chacun de la grande réduction dans ses prix, sans compétition, ce qui met son travail à la portée de tous :
Amification à $2 00; amalgame $1 00; ciment 50c.; jeu de dents complet (en dentier) $10 00; une dent ou plus sur plaque, de $4 00 à $8 00; couronne en or massif à $10 00; extraction de dents avec l'usage de la cocaine, 50c.
N'employant pas d'assistant, le Dr Lanaux offre une garantie de 4 ans pour tout ouvrage exécuté par lui.
18mai—1an—DMaJ

BUVEZ!!!
L'eau minérale effervescente de la Source d'Abita.
Comme eau de table, elle n'a pas d'égale.—Le remède de la nature pour tous les maux de l'estomac, du foie ou des reins. En vente partout.
30 sept—1 an ven dim

C. E. KELLS & M. VIET,
DENTISTES-DENTISTES
No. 12 rue Dauphine, immédiatement après l'hôtel de France formant l'angle de la rue du Canal.
Opérations de toutes sortes
le rendent de leur ouvrage
avec de pleine satisfaction

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux lieues de la rue du Canal. Tme Charte
1er nov 92—1 an—mer. jeu. dim

L. Grunewald Co.
Limited.

127 RUE CANAL.
PIANOS NEUFS,
$250 et au-dessus.
PIANOS AYANT PEU SERVI,
$150 et au-dessus.
PIANOS DE SECONDE MAIN,
$25 et au-dessus.
24 janv—1an

Magasin du Bon Marché
61.....RUE ROYALE.....61
F. ADRIEN BRUNET
Joaillier, Bijoutier, Horloger,
MARCHAND DE
Montres, Pendules, Orfèvrerie
L